Transcription de l'exposé de Bruno Régent, sj sur le second tour

J'avais envie de commencer simplement par un début du psaume 24 :
"Seigneur enseigne-moi tes voies, fais-moi connaître ta route ;
Dirige-moi par ta vérité, enseigne-moi car tu es le Dieu qui me sauve."

Je reviendrai sans doute tout à l'heure sur pourquoi je commence par citer cette phrase du psaume 24. Elle nous renvoie à notre désir et à une situation spirituelle.
Suis-je dans ce désir d'entendre, de connaître, de recevoir ? Ou ai-je simplement envie de faire étalage de mes certitudes, mais sans avoir vraiment envie de recevoir et entendre ?

Du coup cela me donne envie, pour parler du deuxième tour de commencer par parler du premier tour ; même si ça peut sembler hors sujet mais c'est difficile d'échapper à la question du premier tour.
Il y a très peu de lieux dans le monde où il est possible de s'exposer devant d'autres en vérité. Très peu. Le statut de la parole n'est pas du tout évident, le statut de la confiance, toutes nos questions d'image personnelle, de place à tenir etc... tout est en jeu. On est sans cesse en train de s'observer, d'être observé, on se demande quelle impression je donne. On a envie de maîtriser nos ressentis et nos attitudes en fonction d'un socialement correct ou d'un religieusement correct. Nous n'avons que difficilement les mots pour dire en vérité nos expériences.

Et dans le premier tour, il y a bien des manières d'échapper, en fuyant dans des idées, en triant parmi les points qui me paraissent présentables.
Accepter de livrer une tranche de son vécu à d'autres, c'est prendre un risque, surtout celui d'être blessé à l'endroit où l'on a indiqué que l'on est vulnérable. Et peut-être intérieurement on se dit : j'accepte de parler et de me dire, mais à la condition (c'est sous-entendu) de ne pas être blessé mais respecté.
Or quand le Christ se livre aux mains des hommes, c'est sans condition, ce n'est pas à la condition de ne pas être blessé. Et si je parle dans le premier tour à la condition de ne pas être contredit, de ne pas être blessé, cela veut dire que je ne prends pas vraiment le risque de l'autre. Je ne prends pas le risque d'être sauvé par l'autre. Evidemment dans le christianisme nous savons que celui qui cherche à sauver sa vie la perd.
Et donc un second tour prend son sens si le premier tour est un vrai espace de parole confiée, livrée, sans savoir ce que cela deviendra. En espérant recevoir en retour de la nourriture pour poursuivre ma route. Il faut du temps pour progressivement exercer cette confiance.

Encore un petit point sur ce premier tour : évidemment chacun a préparé à l'avance ce qu'il a à dire, et du coup il est vraiment disponible pour écouter chacun dans le tour de table, sans se préoccuper de ce qu'il va dire quand viendra son tour. Cela paraît élémentaire mais ce n'est pas si simple que cela de se dire "tiens, je vais un peu changer, je vais dire ça, tiens en fonction de"… Non, on est disponible pour écouter ; qu'on parle le premier ou le dernier, c'est pareil.

A la frontière entre le premier et le second tour, on peut se référer à un article de François Roustang dans le hors-série paru l'an dernier dans la collection Christus : "La place de l'autre". Je trouve que c'est un excellent hors-série, comme mises en situations anthropologiques, comment nous avons à nous rapporter aux autres.
A la frontière entre le premier et le second tour : "*Laisser exister l'autre, c'est lui permettre d'être lui-même. S'il veut s'enfermer dans un rôle ou dans les limites que sa fonction sociale lui assigne,*

peu importe. Puisque c'est aujourd'hui et maintenant son souhait, je n'ai pas à forcer sa porte, à le contraindre à manifester le fond de sa personne. S'il veut se contenter à l'heure présente de parler de la pluie et du beau temps, de n'aborder que des questions qui ne le concernent pas directement, de bavarder de tout et de rien, j'ai à le laisser être ce qu'il désire.

A travers ses paroles banales ou surfaites, il en a dit déjà bien assez sur lui-même, car il y a l'intonation de la voix, il y a les gestes, il y a les accents ; quelqu'un apparaît dans sa complexité vivante que je m'efforce seulement de laisser être ce qu'elle est, sans comprendre, sans interpréter, sans réfléchir surtout, car cela mettrait fin à cette relation de pure existence.

Si je ne laisse pas l'autre et les autres exister, c'est que je n'existe pas moi-même." Cela indique que j'ai du mal à exister.

L'autre n'est pas une menace. Sa manière d'être ne me menace pas. Et je n'ai pas à tout de suite faire du bavardage ou des contre-avis parce que j'aurais peur de la manière dont il vit. Et c'est vrai qu'il peut dire des choses que je vais prendre en plein fouet et que ceci peut venir ébranler mes propres bases personnelles.

"*Apprendre à se taire constitue la première condition de toute rencontre. Non pas du mutisme (…) mais un accueil sans limite, qui peut se permettre soit une parole soit un silence*. Pouvoir accepter de ne pas comprendre, de ne pas savoir, de ne pas connaître. *C'est aussi donner à l'autre l'occasion d'expérimenter quelque chose de l'amour créateur. Il peut exister sans qu'un autre mette la main sur lui. Il est pris en considération.*

C'est vrai que nous sommes dans un monde où il y a beaucoup de verbiage, de divertissement au sens pascalien ; et pouvoir exister les uns vis-à-vis des autres, en présence des autres, c'est une expérience fondatrice. Et évidemment elle se fonde dans la présence de Dieu à nos existences.

On se souvient de l'expérience de la Samaritaine au puits de Jacob : elle est tout étonnée que Jésus, cet étranger, se soit simplement arrêté et se soit intéressé à elle. "Comment toi tu es juif, tu me demandes à boire à moi une samaritaine ?" Cela veut dire qu'elle découvre qu'elle existe pour Jésus. *Donc si celui qui a parlé, soupçonne que je veux lui faire emprunter mon chemin, c'est-à-dire que je veux lui transmettre le sens que je donne à ma vie pour qu'il l'adopte, alors quelque chose de la relation se brise parce qu'il sent que je veux le former à ma propre image.*

Il y a donc dans nos relations aux premier et deuxième tours beaucoup de tâtonnements. Nous avons accepté de vivre dans la durée. *J'ai beau m'efforcer de comprendre l'autre, de lui ouvrir mon cœur, de laisser mes préjugés à la porte,* nous restons à la porte de l'autre*, son mystère m'échappe sans cesse et plus je cherche à le rejoindre, plus j'éprouve mon impuissance à vivre complètement ce qu'il vit.*

Evidemment ça n'est pas vrai que dans une communauté locale, c'est bien vrai dans les vies de couple avec les enfants, avec les parents etc…

Toute communication établit un éclairage aussi bien vers lui que vers moi. Quand je risque une parole à l'autre, je prends le risque d'entendre "Mais tu ne m'as pas compris, mais tu ne m'as pas écouté" et je prends donc le risque d'être moi-même déplacé dans mes préjugés, et c'est heureux. Et c'est heureux ! Parce que si je ne les dis pas, je ne peux pas être déplacé. Donc oser dire une parole qui n'est pas ajustée et qui va permettre à l'autre de préciser son point de vue, cela me permet de mieux comprendre l'autre. Ce n'est pas seulement une aide que je lui apporte mais cela me touche en retour.

Il faut souvent beaucoup de temps pour que les remparts édifiés entre nous puissent tomber. C'est long d'accepter d'être modifié par le contact avec les autres. J'allais dire : *on préfère se dépenser*

corps et âme pour les autres, dans une générosité débordante ; on a envie de leur donner tout ce que l'on est, plutôt que de renoncer à soi et à être soi.
Accepter d'être déplacé et non pas de déborder l'autre de tout le trop plein qu'on a. Et c'est vrai que dans un groupe, quand il y a une qualité d'échange j'allais dire un peu exceptionnelle, alors on sent une forme de présence d'humanité qui est "Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux !"

J'en arrive au sujet du deuxième tour. Après le temps de silence à la fin du premier tour, chacun, nous pouvons nous demander : qu'est-ce que j'ai entendu chez untel ou une telle ? Qu'est-ce qu'il me semble utile de pointer ? Par exemple, je vois dans le temps un déplacement, et je pense qu'il est utile de mettre le doigt dessus. Pour donner un exemple tout simple, mais qui très significatif de la qualité d'écoute qu'il peut y avoir dans une communauté locale, quelqu'un dit : " Tiens aujourd'hui tu as parlé de ta maman. Toutes les fois précédentes tu parlais de ta mère." Il n'est pas besoin d'en dire plus, c'est significatif du fait qu'on a entendu, qu'on suit de manière un peu précise la manière dont les gens parlent ; on est à l'écoute et juste on pointe un petit déplacement. Ou bien je me souviens : un tel avait dit en début d'année, en regardant un peu son année à venir, qu'il serait profitable qu'il prenne une demi-journée pour du sport ou pour une activité humanitaire ou pour une activité artistique ; et puis cela fait deux ou trois réunions que je n'entends plus rien. Peut-être je peux simplement lui rappeler, en disant "tiens, au mois de septembre au démarrage de l'année, tu avais parlé de prendre une demi-journée pour ceci ou cela, et je ne l'entends plus". L'autre pourra ou non répondre …
J'entends une personne mariée, lui et elle sont dans la même communauté locale, et elle dit quelques mots difficiles, discrets, en direction de son conjoint. C'est quand même assez souvent qu'il y a des couples dans une communauté locale et c'est toujours une chance, une question, une interrogation dans les relations. Le lieu de la communauté locale peut être un moyen pour faire entendre des choses à son conjoint. Cela peut aussi être le lieu d'une blessure, en disant "mais j'entends dans la communauté quelque chose que je n'avais pas entendu avant ! Pourquoi tu ne me l'as pas dit ?" Forcément il y a des choses qui se passent dans une vie de couple entre mari et femme et le groupe peut être témoin que l'un des deux conjoints envoie un message discret à son conjoint et peut entendre ensuite dans la parole de l'autre qu'il a, semble-t-il, une vraie surdité au premier message envoyé. Alors dans le deuxième tour : qu'est ce qui sera une parole ajustée ? Est-ce que je touche à l'intimité de ce couple ? Est-ce que j'essaie de faire entendre au deuxième qui a parlé : il me semble qu'il y a un message que peut-être tu pourrais entendre à travers la première prise de parole de l'autre ? Quelle est l'audace de l'Esprit : dans l'amour et le respect, je vais me taire ou je vais parler ? Evidemment il y a une histoire, on voit bien comment le couple évolue, comment les choses se passent et …
Quand parler ? Quand se taire dans des situations comme cela ?

Le deuxième tour : il est sans curiosité. Cela se fait sans curiosité. Il ne s'agit pas d'en savoir plus ; parce que ça m'intéresse, alors que c'est du détail "j'entends que tu fais du sport, tu peux me dire dans quel club tu es ? Parce que je vais peut-être m'inscrire " ou bien "tiens tu as fait cela, tu pourrais me donner la recette ?"
Le deuxième tour est sans curiosité.
Le deuxième tour est respectueux, il permet d'exprimer une compassion ; elle n'est pas exactement une empathie, c'est à dire je n'ai pas à coller à la souffrance de l'autre.
Il n'est pas non plus le moment où je donne des conseils "si j'étais toi, je ferais ceci ou cela", ou bien "crois-en mon expérience … " et ce n'est pas non plus l'occasion d'une accroche pour raconter

un souvenir anecdotique car alors j'ai complètement quitté le terrain de l'autre et je me mets à parler de moi.
Par contre, je peux dire combien ce que j'ai entendu m'interpelle, rappelle pour moi des souvenirs importants, combien cela me touche. C'est un moment où je suis appelé à dire une parole sans calcul, sans manipulation, qui autorise un déplacement, un changement de regard, pour lui et pour moi.
Dans l'interpellation, il peut y avoir des suggestions d'exercice ; c'est-à-dire essayer d'aider celui qui a parlé dans le premier tour à se mettre en situation où il va s'exercer : "Tiens, as-tu pensé à telle manière de voir ?" pour que l'autre puisse poursuivre on se disant "Tiens, c'est vrai, je n'avais pas pensé à telle possibilité."

Nous sommes pour chacun un autre et à ce titre nous sommes une image de l'autre, le Tout-Autre. Nous sommes "sacrement du frère" les uns pour les autres.
En Genèse 2, tout au début, quand Dieu crée la femme, Dieu dit "il n'est pas bon l'homme soit seul ; faisons lui une aide semblable à lui" une aide assortie à Adam.
Il n'est pas bon que nous soyons seul. Nous avons à nous nourrir de l'altérité, de l'autre, de sa parole, de son étrangeté, de ce qui nous dérange. Sinon nous ne sommes pas des humains ; et c'est là où on est le plus touché aussi bien par la joie que par la tristesse. Peut-être que l'on n'a pas envie d'éprouver de la tristesse mais si c'est le cas on ne prend pas non plus le risque de la joie. Fermer ses sens à l'autre c'est pour finir, ne plus vivre, c'est se mettre dans la mort.

Encore un point dans le rapport au deuxième tour, j'entendais récemment dans une communauté locale quelqu'un dire "Qui suis-je pour dire à un autre que je ne le sens pas fait pour être membre de la communauté de vie chrétienne ?" Quelqu'un qui côtoie depuis de longues années un autre et qui, à la longue, se dit "Mais dans sa manière d'être, il n'est pas en phase avec l'expérience de qualité de paroles qu'on a envie de vivre, de se livrer, et il est toujours soit dans les idées soit dans la représentation, dans le religieusement correct et on n'est pas là pour ça. Et il se disait : "Mais qui suis-je pour dire une parole aussi dure à un autre ? "
Je peux dire, j'entendais en écho la personne concernée qui, après un certain nombre d'années dans Vie Chrétienne, me disait "personne ne me parle, je n'entends pas la parole des autres."
Oui, qui sommes-nous, au nom de quoi, de qui osons-nous une parole ? Et on peut être vraiment pris dans des psychologies intérieures où je me dis "Mais qui suis-je ? Ou je ne peux pas, mais c'est pas à moi de … et puis c'est une parole un peu dure, puis comment va-t-il le prendre ? " Au contraire ce que nous pensons est fait pour être dit. Si je pense mal, il y a à le convertir, et c'est l'autre qui va m'aider à convertir ce que je pense.

A sans cesse retenir ce que je pense, ça devient une gangrène qui grandit en moi et qui obscurcit mon regard. J'ai à oser confier ma parole un peu dure qui est de dire "Il me semble que tu n'es pas fait pour vie chrétienne", pour que l'autre entende et puisse dire "Ah bon mais pourquoi tu me dis ça ?" et du coup il y a un dialogue qui va s'instaurer ; "Moi je dis ça parce que j'ai l'impression que tu ne te livres pas, tu restes dans les idées "et l'autre peut entendre "Tiens c'est vrai, ou bien …"
Mais du coup il y a une confiance qui se crée et une qualité de parole qui va faire son chemin. Ce risque d'ouvrir à l'autre une parole dure, au lieu d'être non-charitable, il est au contraire une reconnaissance de l'autre et que je peux parler avec lui ; il est un interlocuteur valable.
Avoir une parole mal ajustée dans le deuxième tour, c'est la chance de continuer à parler. On ne peut pas tout de suite dire une parole magnifique qui va être pile-poil … On rêve d'une perfection qui n'existe pas. Nous sommes des êtres dans l'histoire et c'est la succession de nos paroles qui pour finir fait sens, et la vie de l'autre se dévoile dans l'histoire.

Quand le Pape insiste sur la question de la durée beaucoup plus que de l'espace, c'est vrai, et c'est ça que nous expérimentons dans nos communautés locales. On fait mémoire progressivement de ce qui s'est dit, deux ans trois ans quatre ans etc. … on relie un fil et on se dit : quand même je suis témoin de belles vies. On se fait confiance les uns les autres. Oui.

Alors il faut que je termine. J'en reviens à cette phrase du psaume "Seigneur enseigne moi tes voies, fais-moi connaître ta route ; Dirige-moi par ta vérité, enseigne-moi car tu es le Dieu qui me sauve."
Chacun dépose son histoire, une tranche de son histoire, ses manières de voir ; et son désir profond c'est que le Seigneur l'enseigne "Fais-moi connaître ta route, enseigne-moi tes voies". Du coup chacun est dans l'humilité intérieure de celui qui ne se défend pas, qui ne prétend pas avoir raison et qui cherche ce qui sera le mieux pour le Seigneur.
Et évidemment cet enseignement que nous souhaitons recevoir du Seigneur, il passe par les autres.
Le Tout-Autre, le Seigneur, il est toujours dérangeant. Il nous libère de nos attachements désordonnés, il est celui qui nous fait sortir de l'esclavage et il est toujours en train de nous interroger là où on voudrait s'enfermer et se protéger.
Donc la parole de l'autre, dans les communautés locales, vient sans cesse être le salut les uns pour les autres. Elle vient sans cesse re-questionner notre volonté propre, car on a tellement envie d'avoir raison, on a tellement envie de bien faire … et en fait nous avons à vivre, nous nous recevons les uns des autres.

Alors un tout dernier point. L'évangile Luc 6, 41-42 nous interpelle quand il dit "Qu'as-tu à regarder la paille qui est dans l'œil de ton frère ? Et la poutre qui est dans ton œil à toi, tu ne la regardes pas. Comment peux-tu dire à ton frère "Frère, laisse-moi ôter la paille qui est dans ton œil, toi qui ne vois pas la poutre qui est dans ton œil". Hypocrite ôte d'abord la poutre qui est dans ton œil et alors tu verras clair pour ôter la paille qui est dans l'œil de ton frère." Au nom de cet évangile on pourrait du coup ne plus parler.

Cela veut dire que le deuxième tour, ce n'est pas une question de paille à dire à l'autre. Ni je vais aider l'autre au sens d'une volonté, de prise de pouvoir sur lui … Celui qui a parlé, je présuppose qui a le désir d'être sauvé. Mais la parole du deuxième tour ne vient pas d'une condescendance, d'une assurance, d'un savoir, d'une position dominante. Elle vient d'une fraternité où l'on sait que l'on est plus grand pécheur que l'autre, parce que effectivement la poutre qui est dans mon œil, j'ai une forte conscience du pardon, de la miséricorde, de la libération que j'ai reçue. Et c'est uniquement en ce nom-là que je peux parler à l'autre.
C'est au nom de ma pauvreté et non pas au nom de ma richesse. La poutre que j'avais dans mon œil, je ne pouvais l'enlever tout seul. J'ai accepté qu'un autre me l'ôte et c'est cette expérience-là qui m'autorise à parler à l'autre. Parce que si je vois la paille qui est dans son œil, je sais bien que je suis son frère au carré ou au cube dans la pauvreté et la misère humaine.
C'est par grâce que nous sommes sauvés et nous avons à le partager entre nous sans cesse en osant parler. C'est l'expérience de vivre du Christ qui est parole. Donc ça ne se passe pas dans des grandes déclarations, dans des actes grandioses, mais dans l'humble quotidien.

Question : Vous avez dit : Quelqu'un reste dans les bavardages, je le laisse faire … et plus tard : si je pense qu'untel n'est pas à sa place dans la CVX, parce qu'il est dans la représentation, je dois lui dire, par charité, comment cela se combine ?

Bruno Régent : En mon âme et conscience qu'est-ce que je pense que je dois dire ? On est sans cesse traversé par des sentiments : qui suis-je ? Ou bien ma parole risque-t-elle pas d'être un jugement ? Vais-je me taire ? Ou cela va peut-être lui passer ? Nous sommes tous livrés à cette question de "je parle ou je ne parle pas" ?
Qu'est-ce qui est ajusté ? Alors le premier temps indispensable, c'est d'abord que je laisse parler l'autre. Cela veut dire : il m'agace, il ne répond pas à la question ; je ne sais pas l'intérêt de ce qu'il dit … je le laisse parler ! Il doit aller au bout et une fois qu'il est allé au bout…
Après je dis quoi ? Je parle tout de suite? Je vais attendre la réunion suivante ? C'est ouvert à notre discernement et le discernement il est : quel est le cœur qui m'habite ?
J'ai essayé de dire, en particulier quand on est chrétien, que l'on est souvent un peu compliqué sur la question de la fausse humilité ; c'est à dire on est souvent à se faire des tortures à l'intérieur et à ne pas oser parler au nom de ce qui semble charitable et qui pour finir ne l'est pas.
Parce que ne pas oser parler, c'est souvent ne pas considérer l'autre comme un interlocuteur valable, comme quelqu'un qui va pouvoir entendre ma propre fragilité, mon propre méandre ; je suis toujours en train de me soupçonner : vais-je parler de ma hauteur ? ma parole va-t-elle être un jugement ?….
Il y a vraiment à se dire : non je ne parle pas du haut de je ne sais pas quel dieu imaginaire, mais je parle d'une parole fraternelle et humble qui est : je ne peux pas ne pas être présent et je ne sais pas l'effet que ça va produire. Si cela produit une colère, eh bien cela produit une colère. Et si cela produit : c'est gentil c'est sympa ce que tu me dis… Cela n'est pas forcément mieux.
La question est : quel fruit cela porte à long terme ? Si pour finir : c'est sympa c'est gentil, mais qu'il se passe rien….Bon, je n'ai pas pris d'orage. Mais si je prends une colère et que derrière, quinze jours après, je vois un cheminement qui s'est fait, je suis le salut du frère. On juge l'arbre à ses fruits et pas seulement à son feuillage.

Sur le plan de l'attitude spirituelle, là encore c'est un point qui touche à la fausse humilité : Nous n'avons pas nous défendre. Quand nous parlons, nous n'avons pas à nous défendre. On est tenté tout le temps de dire : mais si, je t'ai dis cela parce que … et puis j'ai raison parce que … Non, nous n'avons pas nous défendre, nous parlons et nous ne maîtrisons pas la manière dont les autres écoutent, entendent. Comme la pluie tombe sur la terre, comme la neige tombe, cela va porter du fruit. Et le fruit c'est Dieu qui maîtrise, ce n'est pas nous.
Bernadette à son curé : le curé se moque de Bernadette en disant "Tu parles de l'Immaculée conception, tu ne sais pas de quoi tu parles" et Bernadette se contente de lui dire "la dame m'a dit de vous le dire qu'elle était l'immaculée conception. Elle ne m'a pas demandé de vous convaincre".
Il nous est demandé de parler et il ne nous est pas demandé de convaincre et nous n'avons pas à nous défendre. C'est Dieu qui nous défend. On parle parce qu'on se croit inspiré, qu'on croit qu'on doit le dire; après c'est Dieu qui fera que la vérité qui est dans ma parole portera du fruit. Je ne le sais pas.

Question sur la dureté de l'interpellation et ensuite vous avez dit qu'on privilégie la durée. En fait une réunion, c'est deux heures et après celui qui a reçu ce message dur et l'équipe qui a entendu ce message dur, la question est comment on gère cela ?

Bruno Régent : Pour être sûr d'avoir compris, dans le deuxième tour il peut avoir y une parole un peu dure qui est dite. Alors est-ce que celui qui l'entend va réagir tout de suite ? Ou se taire et se recroqueviller dans sa coquille ? Qu'est-ce que ça va faire ? Je ne vais pas répondre directement mais simplement je crois qu'une des chances que nous avons et dont nous voulons vivre c'est la

durée dans les communautés locales. Cela veut dire que nous acceptons d'être compagnons avec nos méandres, nos difficultés etc. … Nos paroles ouvrent sur une histoire.
Quand on dit que nous sommes appelés à la fidélité : la fidélité n'est pas tout bien faire. La fidélité, c'est nous nous engageons à poursuivre un chemin ensemble à travers les méandres. Nous allons être fidèles au fait qu'on va continuer à essayer d'entendre, à essayer de se dire des choses. On ne tire pas un trait. Pour prendre complètement autre chose mais qui rejoint ce qu'on est en train de dire, j'imagine un couple en grande difficulté parce que l'un des deux, pour faire simple, a trahi la confiance de l'autre et de manière visible avec des tiers. Alors on pourrait dire la fidélité a été trahie et donc on va tirer l'échelle. Eh bien il est une autre forme de fidélité qui est : à partir de ce qui s'est passé, à partir du mal, on va essayer d'ouvrir un chemin qui est de continuer. Donc il y a une dureté, il y a une colère, il y a quelque chose qui semble cassé. Eh bien on va faire l'expérience humaine de poursuivre un chemin à partir de là. On ne va pas tirer l'échelle pour autant.
Qu'est ce qui se passe quand on dure ? Pour donner un exemple personnel, cela m'est arrivé une fois de faire une grosse bêtise, disons de blesser quelqu'un pas seulement dans son esprit dans sa chair. Voilà donc la mère du jeune qui a été blessé : elle a été évidemment tigresse, elle était dans tous ses états. Et j'en ai pris plein pot, et de manière publique. J'ai été traité de tous les noms.
Et puis malgré tout on a duré dans la relation. J'ai voulu la revoir et puis il s'est passé des choses extraordinaires entre nous, extraordinaires… Le gamin en question, je l'ai marié. Il y a là une forme de fidélité, qui fait qu'évidemment il y a des moments durs mais nous sommes appelés à être compagnons à travers tout cela.

Question : Quels sont les vrais critères de la parole ajustée ?
Bruno Régent : Je pense que l'évangile nous donne comme critère les fruits. Et qu'on ne peut pas tirer trop vite sur le poireau pour qu'il pousse. Le fruit de ce que je dis, il faut accepter que ça dure trois mois, six mois, un an pour le découvrir … et que nous restons toujours à la sortie d'une réunion dans la fragilité de la parole confiée, sans certitude d'être du côté de la volonté de Dieu, mais dans la foi. C'est-à-dire dans une espèce de confiance paisible que, à partir de tout ce qui s'est fait, Dieu va faire son beurre et s'il y a des fruits qui vont naître, je ne le sais pas, je n'ai pas à les maîtriser, je n'ai pas être satisfait de ce que j'ai dit. On ne sort pas d'une réunion satisfait ; on peut par contre sortir une réunion dans la joie, dans la joie parce que j'ai vu des fruits à travers la durée et qu'aujourd'hui, là, je sens que quelqu'un est en train de naître, est en train de passer d'une étape à une autre. Et c'est formidable quand on est témoin d'une naissance, c'est magnifique.

Question Ne pas comprendre ce que l'autre nous livre. Et en fait cette difficulté quand l'autre est dans une espèce de double langage, il donne un rôle, on a l'impression d'une pression qui est assez forte et donc on a l'impression d'un premier langage et un autre qui nous dit autre chose. Donc en fait la question, c'est finalement qu'est-ce que je dis ? je dis de moi ? je dis de lui ? on a l'impression que l'autre nous pose question, nous adresse un langage. Jusqu'où en quelque sorte, j'ai le droit de mettre des mots sur son propre langage ?

Bruno Régent : A travers ce que vous dites les choses sont ambivalentes, c'est-à-dire d'un côté vous démarrez sur la question comment tenir dans le "ne pas comprendre" et tout de suite après vous évoquez des pensées qui vous traversent, qui montrent que vous avez quand même compris une partie des choses de l'autre.
C'est là où je dis qu'il y a ambivalence. Or tenir dans le "ne pas comprendre", c'est je ne comprends pas. Et je ne peux pas en même temps interpréter le langage de l'autre et dire c'est un

langage double et il me dit ceci mais cela, etc ..... On ne peut pas être des deux côtés en même temps.
Alors pour me référer à une autre expérience, cela m'arrive d'accompagner un certain nombre de gens. Il y a des gens où je ne comprends rien, mais rien, de ce qu'ils me disent. Ils ont des manières de vivre, je ne comprends pas, vraiment je ne comprends pas. C'est-à-dire : religieusement la manière dont ils prient, dont ils organisent leur vie, dont ils ont des relations etc… C'est tellement loin de tout ce que je suis, de mes repères etc... Et puis cela dure, car ce n'est pas pour cela que je vais arrêter de les accompagner. Les personnes reviennent et visiblement cela porte du fruit. Et je continue à ne pas comprendre, mais cela n'a pas d'importance. Pour en revenir à la question précédente, je ne suis pas dans la satisfaction de ce que je lui ai donné un bon conseil. Je l'ai bien écouté. Je suis dans une position où je suis là vraiment, j'essaie d'écouter tout et puis j'essaie de dire quelques mots pour montrer que j'ai vraiment écouté, et comme j'ai du mal à comprendre, je reformule et l'autre sent que… et c'est bien comme cela, et à partir de la fois suivante je vois bien qu'il y a des fruits, qu'il y a des choses qui se sont passées.
L'autre me reste complètement un inconnu et sans doute c'est bien pour moi. Pas seulement pour la personne que j'accompagne, mais au sens où tenir dans ce non comprendre, dans ce non saisir, il y a quelque chose de la chasteté. De pouvoir tenir les uns vis-à-vis des autres dans cette absence de maîtrise, cette absence de connaissance, cette absence de… L'autre est un mystère que je ne connais pas.

Alors après si mon esprit fonctionne et que je me dis "tiens telle personne, mais elle est complètement dans le paraître, elle est complètement dans la distraction, où elle est ceci… " très bien, je vais lui envoyer des messages, lui dire des choses, mais à ce moment-là je ne suis plus dans le non comprendre, je suis dans l'expression de ma pensée qu'il y a quelque chose qui n'est pas ajusté dans l'attitude de l'autre. Mais ce n'est pas exactement la même chose que non comprendre.
Dans le non comprendre il y a vraiment une espèce de non saisie qui est que je n'ai pas besoin de … L'apôtre Pierre, il faut qu'il arrive au reniement, à la Passion, pour dire "je ne connais pas". Et ce n'est pas forcément une si mauvaise chose ; c'était une vraie reconnaissance qu'enfin il puisse dire "Jésus, je ne le connais pas."

******

https://www.youtube.com/watch?v=u1chTyIcu6g

en italique : citations de l'article de François Roustang dans le hors-série Christus "La place de l'autre"